Gul-Badan BAYGAM, *Le Livre de Humāyūn*. Traduit du persan par Pierre Piffareti; édition établie, présentée et complétée d'extraits de chroniques persanes par Jean-Louis Bacqué-Grammont. Gallimard, Connaissance de l'Orient, collection UNESCO d'œuvres représentatives, Paris, 1996. 22,5 × 14 cm, 277 p.

Les œuvres « classiques » de la littérature historique indienne sont connues, pour la plupart, par des traductions en anglais. Il faut donc se féliciter qu'une traduction française vienne enfin enrichir nos bibliothèques indo-persanes. De plus, cet ouvrage est intéressant à plusieurs titres; d'une part, il fournit la traduction d'un texte écrit par une femme, une princesse moghole fille du grand Babūr. L'importance de cette œuvre de littérature féminine est d'ailleurs soulignée par un texte d'introduction rédigé par Sabahat Azimdžanova, de l'Institut d'études orientales de l'Académie des sciences d'Uzbékistan. La princesse Gul-Badan a été le témoin privilégié d'une période troublée : celle de la conquête de l'Inde par son père, puis de la perte de celle-ci par son frère, l'empereur Humāyūn. Cette période, encore obscure à bien des points de vue, a été retranscrite à l'époque d'Akbar par les grands historiens officiels, et notamment le célèbre Abū al-Fazl ʿAllāmi, le vizir d'Akbar et son historiographe attitré. À l'origine, le texte de Gul-Badan devait servir essentiellement de mémorandum pour les historiens officiels. De ce fait, la chronique de la princesse adopte un ton souvent naturel; la rédaction s'est faite au fur et à mesure des souvenirs, et des événements importants ont échappé à sa plume. Pour cette raison, et afin de donner à l'ouvrage une certaine continuité historique et narrative, les éditeurs ont choisi d'intercaler dans le texte de la princesse des extraits d'autres chroniques contemporaines. Il s'agit notamment du *Tārīḫ-e Rašīdī* de Mirzā Haydar Dughlāt, cousin d'Humāyūn, de la chronique safavide de Ḥasan Rumlu, de l'*Akbar-nāme* d'Abū al-Fazl et de l'*Histoire* de Fereshte, auxquels il faut ajouter la chronique du barbier d'Humāyūn Jawhar. On pourra s'étonner que l'ouvrage de Ḫvāndamir, le *Qānun-e homāyuni* n'ait pas été lui aussi inclus dans cette anthologie. En fait, l'un des passages de l'œuvre d'Abū al-Fazl cité dans le texte provient directement de Ḫvāndamir (p. 172-178); Abū al-Fazl lui-même mentionne (p. 174) l'origine de sa source. Sans doute aurait-il été utile de mentionner, dans la table des matières, l'origine des différents textes utilisés dans l'ouvrage; ceci aurait permis de visualiser la part de l'œuvre qui revient effectivement à Gul-Badan et celle qui appartient aux autres chroniqueurs.

Le texte de Gul-Badan fourmille d'informations qui sont souvent passées sous silence par les histoires officielles; cela est particulièrement intéressant pour ce qui touche à la vie « familiale » de la cour moghole, les rapports de parenté, l'organisation domestique. Ainsi, on apprend par exemple, que la cour passe une bonne partie de sa vie dans les jardins (voir par ex. p. 29, 35, 37, 39, 40, 57-58, 71, 85, 86, 93). Ces jardins voient à la fois l'installation des « salles d'audience », les accouchements impériaux ou l'établissement des ateliers. On peut se demander s'il était nécessaire de traduire le nom de ces jardins (*Bāgh-e Nowruz*, jardin du Nouvel an; *Bāgh-e Zarafshān*, jardin du Répandeur d'or; *Bāgh-e Gol-afshān*, jardin du Répandeur de Roses, etc. — les noms persans sont toutefois donnés dans l'index). Certains

BCAI 15 (1999) Gul-Badan Baygam: Le livre de Humāyūn, trad. P. Pifaretti, éd. J.-L. Bacqué-Grammont, recensé par Y. Porter
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

termes d'architecture sont explicités par des notes, parfois laconiques; *tālār* devient ainsi un « petit kiosque en bois supporté par quatre colonnes ou davantage » (note 127). D'autres termes, en revanche, ne sont donnés qu'en traduction et auraient gagné à rester en persan (voir « beaux cartons à documents » ou « coussins à décor figuratif », p. 55).

L'ouvrage s'achève par une abondante bibliographie, contenant à la fois des chroniques en langues orientales et occidentales, des études historiques ponctuelles, ainsi qu'une partie sur la peinture (p. 246-251); cette dernière peut paraître un peu démesurée par rapport à l'ensemble de l'ouvrage; on peut se demander également, pourquoi avoir limité la bibliographie sur le contexte artistique à la peinture, omettant les jardins, le textile ou les bijoux par exemple. Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage constitue une précieuse source d'information sur la vie de l'empereur Humāyūn et le contexte historique de la fondation de l'Empire moghol.

Yves PORTER
(Université de Provence)

Dror ZE'EVI, *An Ottoman century: the district of Jerusalem in the 1600's.* (SUNY Series in Medieval Middle East History). Albany, State University of New York Press, 1996. 258 pages, bibliographie, index.

Cette étude est une contribution originale à l'histoire de la Palestine ottomane. Essentiellement fondée, mais non uniquement, sur l'exploitation des documents conservés dans les registres des tribunaux de Jérusalem, elle apporte de nouvelles données à la connaissance que nous pouvons avoir de cette région de la Syrie ottomane après les travaux d'A. Cohen (sur Jérusalem) et B. Doumani (sur Naplouse), qui traitent toutefois de périodes différentes.

En effet, l'étude de D. Ze'evi s'inscrit résolument dans le XVIIe siècle : dans ce siècle de « déclin », quand le contrôle du pouvoir central sur cette région se distend dès la fin du XVIe siècle, le « district de Jérusalem » va connaître, et c'est le point central de la démonstration de l'auteur, sous la férule de pouvoirs locaux, une certaine prospérité due en grande partie à l'accroissement du commerce avec l'Europe. Cependant, avec le gouvernement à Istanbul des Köprülü et la centralisation qui est mise en œuvre dès les années 1660, ce phénomène va être interrompu, les pouvoirs locaux écartés et remplacés par des hommes venant du centre du pouvoir.

Trois grandes familles, d'origine bédouine ou circassienne, les Ṭurabāy, Farrūḫ et Riḍwān contrôlent dès la fin du XVIe siècle la majeure partie de la Palestine; elles conduisent ou participent à la protection de la caravane du pèlerinage damascène vers les Villes saintes. Ces familles sont également liées par des liens de mariage, d'allégeance et d'alliance, lors de conflits armés (p. 45 sq. et tableau p. 48), et leur influence est renforcée par leurs relations avec les ordres soufis qu'elles encouragent par des *waqf*s établis à leur profit. Les sources de la richesse de ces élites ne sont pas fondées sur l'affermage des impôts comme on aurait pu

BCAI 15 (1999) Gul-Badan Baygam: Le livre de Humāyūn, trad. P. Pifaretti, éd. J.-L. Bacqué-Grammont, recensé par Y. Porter
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net